

Marta

Tous les soirs à la même heure, Marta sort. C'est toujours le même petit tour, été comme hiver, jour de travail ou weekend. La promenade du soir a lieu entre 20 heures et 21 heures. L'humeur de Marta est chaque soir conditionnée par la manière dont la porte cochère du bas est franchie. L'allure doit être soutenue et surtout, pour bien entamer l'heure de balade citadine, il ne faut pas que Marta soit arrêtée par un voisin bavard. Jean-Louis le doyen de la copropriété, trouve toujours un prétexte pour se plaindre du bruit ou de l'encombrement des poussettes sur les paliers. Charline ou Biba Mother descendent leurs poubelles régulièrement à la même heure et en profitent, chacune à leur manière, pour tailler une bavette. Un soir Charline a bousculé Marta avec son sac poubelle. Une horreur. Le sac avait un trou d'où dégoulinait un restant de sauce nuoc-mâm et la balade du soir en a été gâchée. L'odeur de poisson pourri l'a poursuivie toute la soirée et l'a obligée à se laver en rentrant. Biba Mother, c'est pire, dans ses poubelles il y a les couches d'un bébé qui ne veut pas grandir. Pourquoi s'obstine-t-elle à lui mettre des couches à son petit de bientôt 60 mois ? 60 mois ! Cinq ans ! Une éternité ! Une vraie question... Biba Mother tire son surnom du fait que Blanche la soupçonne d'avoir pour unique lecture les articles du magazine féminin Biba. Marta ! Marta... Marta ! Une fois la porte cochère passée, Marta respire un grand coup et entame la rue de Gency par la gauche. Sa rue, son domaine, son quartier, son oxygène. Quelques pas rapides, un bonsoir lancé à Moh' qui, tous les soirs, sauf le dimanche, traîne pour fermer sa boutique de fripes « British Underground ». Moh' fume langoureusement sa dernière clope de la journée sur le trottoir, avec Viviane sa voisine coiffeuse, qui elle, ferme boutique seulement à 21 heures, pour cause de divorce coûteux. Sinon, la rue de Gency est presque vide. Patrick et Lucie, les épiciers du 8 à Huit, ferment à 19 heures 30. Ils ont une famille. Les gosses, ça prend du temps. Le tabac presse de Julien a fermé, trop de braquages. Le pressing de Bébel et Armande aussi, personne pour le reprendre. Marta ! Marta... Marta ! Le début de la promenade se fait toujours d'un pas décidé et presque énervé, l'attente de la journée et l'excitation ne sont pas encore retombées. Marta n'a pas mangé, la faim la fait saliver.

Après la rue de Gency, c'est l'avenue Montain sur la droite, encore un peu trop passante à son goût. Tous les soirs, la même remarque dans la cervelle de Marta. Que les gens rentrent tard du bureau... C'est la partie la moins agréable du trajet. L'avenue Montain pue le gazole et la bouche d'égout, même devant chez le fleuriste « Atout Fleur », c'est dingue. Plus loin, Marta croise le voisin célibataire du quatrième étage. Brice... ou

Patrice... ou Fabrice... mince, à confirmer prochainement. Charline doit le savoir. Comme souvent, le voisin est accroché à son téléphone, accroché au travail, pris de tics mais tellement mignon dans son costume, ordinateur en bandoulière. Encore un qui va répondre aux e-mails de ses nombreux supérieurs hiérarchiques toute la soirée... Marta ! Marta... Marta ! La boucherie Balland est vide. La viande a déserté les plateaux blancs, par contre de nombreuses feuilles de salade en plastique couleur chlorophylle ont le droit de passer la nuit en devanture, bien seules et toutes nues. Le magasin de chaussures, fermé, reste tout de même illuminé. Il est immense et coloré, il propose même des chaussures de danse de salon. Qu'est-ce qu'elles sont belles... Marta ! Marta... Marta ! La boulangerie bio sent encore très fort la levure, pourtant les dernières baguettes et pains en tous genres se comptent sur les doigts de la main et font le bonheur des derniers clients. Le bar 3000 est l'institution de l'avenue avec ses piliers, son miroir géant et ses bouteilles alignées la tête à l'envers. L'avenue se termine par le bâtiment des impôts à l'angle, fermé derrière ses barreaux. Marta ! Marta... Marta ! Une traversée rapide sur les clous et Marta peut enfin profiter pleinement du but de sa balade quotidienne. Le parc. Immense, les espaces verts toujours tondus de près et boisés, le parc lui apporte réconfort et soulagement. Combien d'amoureux libidineux, de bambins surexcités, de mamans fatiguées, de papas désabusés, de chiens pressés sont venus frotter leurs fesses sur cette pelouse. Au parc, Marta procède toujours au même rituel. Un tour rapide dans le parc à chiens, quelques regards portés aux arbres et aux massifs de buissons, histoire de détecter la présence d'oiseaux ou de chats, le tout en petites foulées pour se dégourdir les pattes. Un tour de parc entamé par la droite le long de l'étang, les canards sont ce soir tous rassemblés. L'inquiétant cette année c'est qu'ils n'ont pas fait de petits. Ou alors un chien mal éduqué les a gobés à la sortie de l'oeuf. Le sable rouge du chemin crisse sous ses pas, Marta ferme les yeux, que ferait-elle sans ce petit tour quotidien, dans quel état serait-elle, tous les soirs, si il n'y avait pas cette sortie ? 20 heures 40, déjà ? Il faut rentrer. L'heure, c'est l'heure. Le chemin du retour **ne** se fait pas par l'avenue Montain mais par l'allée Simon. Pourtant, Marta préférerait de loin rentrer par l'avenue. L'allée Simon est sympathique mais étroite, piétonne, toujours bondée d'étudiants farceurs, surtout le jeudi soir. Les boutiques de fringues alternent avec les bars qui semblent sponsorisés par les universités de la ville. En soi rien de bien méchant, il suffit juste d'éviter de se faire marcher dessus par les étudiants qui profitent du début de leur soirée. La rue Simon débouche sur la place Lumière avec son lot de déception. Marta déteste la place Lumière. Pourquoi ne pas rentrer par l'avenue Montain ? Changer d'itinéraire, cela paraît fou, mais qui sait, peut-être qu'à vingt minutes près, la circulation avenue Montain s'est réduite, il y a moins de passants, moins d'odeurs

de gazole, les égouts se sont remplis d'une odeur de viande saignante, le fleuriste danse sur les tables du bar 3000, les chaussures dans la vitrine ont pris vie et gigotent sur les étagères, les bouches d'égouts ondulent et les feux tricolores clignotent. On peut rêver. Marta ! Marta... Marta ! Mais non, il faut rentrer à la maison et traverser obligatoirement la place Lumière. Et à ce moment là, le regard de Marta s'éteint. Comme chaque soir, Marta traverse la place par son centre, trotte tête baissée, sans grande envie, dans les flaques laissées par la fontaine centrale, et se poste machinalement en face du grand bâtiment noir vitré. C'est ce bâtiment, posé comme une verrue brillante qui, immanquablement, tous les jours, fiche le bourdon à Marta. Rénové en 1986, sa grande façade de vitres fumées lui donne l'apparence d'un embryon de gratte-ciel mort-né et conservé dans le formol. Marta jette un regard jusqu'au sommet du bâtiment puis baisse les yeux et attend, soupire, attend, soupire encore et attend quelques secondes qui lui paraissent de longues minutes. Une sorte de prosternation, de recueillement, mais surtout d'attente. Marta ! Marta... Marta ! Allez, secoue toi, pas la peine de s'éterniser, il faut rentrer et vu la mélancolie qui te prend à chaque fois devant ce bâtiment, autant s'exciter un peu sur le retour, cela ne te fera que du bien. Marta se détourne, longe ce fichu bâtiment fouteur de spleen, essaie d'échapper aux portes d'entrée automatiques, et à l'odeur douceâtre qui émane du hall d'entrée, redémarre une course rapide,

contourne l'angle sud-est de la place Lumière, puis s'engouffre en courant dans la rue Patate (quel est l'imbécile qui donné ce nom à cette rue remplie de Dôner Kebabs ?). La rue de Gency est la prochaine à droite, les petites foulées sont les bienvenues, les poumons et le coeur, resserrés par l'émotion, s'ouvrent et Maria retrouve son entrain. Tiens, comme par hasard Viviane vient de terminer sa dernière cliente et balaie les derniers cheveux de la journée. Moh est déjà parti, ce soir c'est foot et heureusement qu'il habite juste au dessus de sa friperie, sinon il aurait raté le début du match. Marta passe la porte cochère, pas de Biba mother ni de Charl... Zut. La voici qui descend sa poubelle. Bonsoir, Bonsoir Charline. Alors ce petit tour du soir, bien passé. Oui, merci. Heureusement ce soir, pas de pluie. Non heureusement. Hier c'était le déluge, mais le soleil d'aujourd'hui a tout séché, même au parc ? Oui, même au parc. Quelle chance, bonne soirée. Bonne soirée Charline. Marta se faufile dans la cage d'escalier, la porte s'ouvre, ça sent bon dans l'appartement, son repas l'attend, à la cuisine, comme tous les soirs.

Stuart

Stuart a 32 ans. Après une enfance passée dans une petite ville du Massachusetts, des études de droit à Boston, quelques années de voyages en Asie, il a fini par poser ses valises et sa petite amie dans une ville du centre de la France, renonçant définitivement au Droit et à s'installer dans son pays natal. Profitant de son physique d'ancien hockeyeur, il a vécu un temps de cours d'anglais du soir, de pose pour des photos de catalogues de vente par correspondance et d'un job de serveur dans un restaurant huppé. La vie d'étudiant devant se terminer un jour, il a décroché il y a quatre ans un job de vendeur dans un grand magasin de matériel sportif. Son patron lui a fait confiance et rapidement il est devenu responsable de rayon puis responsable de magasin. Son mode de vie lui convient. Loin de son pays, Stuart représente l'exotisme pour ses voisins, le gendre idéal pour ses beaux parents et l'amour sain et honnête pour sa petite amie depuis sept ans. Malgré le stress et les responsabilités, Stuart se fait un point d'honneur de quitter le bureau à 19 heures. Il a suffisamment ouvert et fermé le magasin en tant que vendeur pour laisser désormais cette tâche à son équipe. Seulement 20 minutes de bus lui sont nécessaires pour rentrer chez lui. Habitant au troisième sans ascenseur, il grimpe tous les jours les escaliers quatre par quatre, histoire de se garder en forme.

Tous les soirs, à la même heure, Stuart sort pour courir. C'est toujours le même petit tour, été comme hiver, jour de travail ou weekend. Dès qu'il rentre du bureau, il se change, enfile survêtement et baskets, met sa casquette des Boston Celtics, fourre ses clés et son téléphone dans la poche. Le voilà prêt pour aller trotter un peu. Il chope le chien qui attend, frémissant la queue près de la porte d'entrée, lui attache sa laisse et claque la porte. Pour sûr, à chaque fois, une voisine admirative ou un voisin bavard l'attrape dans l'escalier ou sous le porche d'entrée et lui taille la bavette, retardant son début de promenade. Dans la rue, Stuart entame en petites foulées sa balade. Il salue le marchand de fripes et la coiffeuse qui d'un regard complice lui adressent leur bonsoir amical. Stuart court à petites foulées, le chien suit sans aucun problème, habitué à faire tous les jours le même trajet et heureux de sortir après plusieurs heures passé seul dans l'appartement. Arrivés sur l'avenue, Stuart est obligé de ralentir, il y a encore beaucoup de piétons qui rentrent du travail et qui font leurs dernières courses avant de se rendre chez eux. Comme tous les soirs, le chien s'arrête devant la boucherie, comme si son cerveau de poisson n'avait pas encore intégré que sa pâtée l'attend, oui, mais à la maison. La boulangerie est en train de fermer, le fleuriste rentre ses derniers

seaux de roses. Dans le bar Stuart aperçoit les anciens propriétaires de la supérette de sa rue. Finalement ils ne sont pas partis bien loin pour leur retraite. Stuart ne jette même pas un coup d'oeil sur la vitrine remplie de chaussures, par contre le chien ralentit et tend le cou, comme s'il avait envie d'admirer les jolies chaussures. Tiens, voilà le voisin avec son oreille collée à son téléphone. Un workaholic, c'est sûr. Stuart ne regarde même plus les jeunes filles qui se retournent sur leur passage. Il a tout pour lui. Un physique d'athlète, un si mignon petit chien, mais il court trop vite. Arrivés dans le parc, Stuart fait le tour de l'étang à large foulées, le chien soufflant à ses côtés.

Suivent quelques exercices d'étirement. Il détache le chien et le laisse vaquer à ses occupations dans le parc prévu à cet effet. Une fois l'affaire finie, secouant la laisse, Stuart oblige le chien à sortir en feignant de sortir par le portail du parc. Paniqué à l'idée que son maître puisse l'abandonner derrière lui, le chien détale et vient sauter à la hanche de son maître. Après l'avoir attaché, Stuart le caresse et l'oblige à traverser en courant l'avenue, au milieu des voitures. Une fois sur le trottoir, le chien tourne à droite pour retourner sur l'avenue et refuse de prendre l'allée étroite qui s'ouvre devant eux. Une sorte de réflexe incompréhensible. Ce soir Stuart tire deux fois sur la laisse pour que le chien accepte de le suivre. Satané clébard, depuis le temps qu'il le promène et qu'ils font ensemble le même tour, il n'a toujours pas résolu ce mystère. Pourquoi le chien est-il nerveux dès qu'il faut emprunter l'allée et traverser la place. Ce soir encore, le chien rechigne à passer devant les bars et se met à couiner dès qu'ils débouchent sur la place. Devant le Lumière, le chien stoppe, baisse la tête et regarde le trottoir tout en continuant ses gémissements. Stuart, lui, ne boude pas son plaisir et en profite pour regarder longuement les films à l'affiche. Après avoir enregistré dans sa mémoire les nouveautés, les acteurs et les horaires pour les rapporter à sa petite-amie, il rajuste sa veste de jogging devant les vitres fumées et reprend une course rapide afin que le chien le suive sans broncher. Une dernière petite rue et les voilà dans la leur, Stuart pique un sprint, histoire de bien se fatiguer. Arrivés devant la porte cochère c'est la voisine du dessous qui ce soir va leur faire rater leur course d'élan au bas des escaliers. A quelques secondes près, ils auraient pu monter au pas de course jusque sur le palier de leur étage. C'est sans compter la jeune mère de famille et sa poubelle, les yeux papillonnants devant son américain de voisin et cherchant désespérément un sujet de conversation pour le retenir. Le sujet est tout trouvé. La météo. Les civilités d'usage expédiées, tous deux s'engouffrent dans l'appartement où ça sent bon le restant de lasagne de la veille et la pâtée pour chien. Stuart décroche la laisse, donne une bonne tape sur le dos de

son animal et jette ses baskets dans le placard de l'entrée. Sa petite amie est là, assise dans la cuisine, la mine légèrement inquiète et il sait qu'elle va lui poser la question.

Blanche

Blanche était d'accord sur beaucoup de choses. Elle disait « Amen » à tout. Il n'y avait qu'un seul sujet qui les divisait. Elle n'avait jamais réussi à lui faire comprendre. Leurs discussions étaient au début ouvertes et pleines d'humour, chacun exposait ses arguments de manière placide, sans s'énerver. Puis ensuite il avait commencé à couper court dès qu'elle orientait la conversation sur le sujet, et depuis plusieurs mois, il la regardait avec son air gentil mais paternaliste et ses yeux qui disaient à chaque fois « Mais ma pauvre chérie, laisse tomber, tu te fais des films, ça n'est pas ça du tout ».

Blanche avait toujours rêvé d'avoir un animal de compagnie et tout à commencé lorsqu'elle s'était retrouvée au chômage. Sa meilleure amie Rachel était venue lui confier de manière définitive sa chienne pour cause de mutation à l'étranger. Blanche avait eu le sentiment de se connecter directement à cette bestiole. Peut-être parce qu'elle passait ses journées seule, à chercher du travail et à se motiver tous les matins pour se lever. Au bout de quelques heures à peine, elle avait saisi les aboiements de peur, ceux d'excitation, ceux de faim et surtout les regards de l'animal. Elle s'était senti pousser des ailes au contact poilu de cette chienne attachante et surtout, elle avait repris confiance en elle. Elle emmenait Marta partout. Dans les magasins quand c'était possible, chez ses parents, chez le dentiste et même au cinéma, cachée dans son grand sac fourre-tout. C'est d'ailleurs là que Marta et elle avaient tissé des liens très forts. Au moins trois fois par semaine et pendant plusieurs mois, Blanche avait cédé à sa passion pour le cinéma et, trouvant scandaleux que les chiens, même les tout petits, ne soient pas admis, elle avait à chaque fois emmené Marta à l'intérieur de son grand sac. Petit à petit, elle avait réalisé que la chienne adorait cette sortie, dès qu'elles arrivaient sur la place, Marta sautait dans le sac grand ouvert, se roulait en boule et ne bougeait plus jusqu'à ce que Blanche, par une tapote à travers le sac l'autorise à sortir et à s'installer sur ses genoux. Quand elle avait essayé d'expliquer cela à Stuart, il l'avait tout d'abord laissée parler, puis avait ricané légèrement et avait tenté de la raisonner. Elle avait défendu son idée et après plusieurs conversations, il trouvait plutôt mignon l'image de Blanche, jeune femme réservée et timide, faisant preuve d'un énorme toupet, en train de frauder devant la caisse du cinéma Le Lumière, et Marta, dans le sac de sa nouvelle maîtresse, coincée entre le rouge à lèvres, le trousseau de dé, le paquet de mouchoirs et le portefeuille en cuir offert par sa belle-mère de Boston. L'épopée illégale de Blanche et

Marta s'était terminée brutalement lorsqu'un employé du cinéma avait aperçu Marta sur les genoux de sa maîtresse, sous un imperméable alors qu'il faisait grand beau dehors. Il avait menacé d'appeler la police municipale. Depuis, Blanche n'avait jamais tenté de remettre les pattes de Marta au cinéma et à chaque fois qu'elle osait y aller avec Stuart, elle ouvrait grand son sac au caissier pour lui montrer que la chienne était bien restée à l'appartement. Depuis, Blanche avait retrouvé du travail et Marta passait ses journées seules à la maison dans sa panier. Blanche était convaincue que les séances de cinéma manquaient à Marta et soutenait mordicus à Stuart qu'à chaque fois qu'il passait place Lumière le soir, Marta piquait du museau pour montrer sa tristesse et son envie de revoir des films sur grand écran. Tous les soirs, après la promenade, Blanche demandait invariablement si l'attitude de Marta avait changé à l'approche du cinéma.

La réponse de Stuart étant toujours la même et refusant de voir son animal dépérir pour cause de manque de grand écran, Blanche mit Stuart devant un ultimatum. Etant donné que leurs convictions personnelles les empêchait d'avoir une télévision à la maison, soit ils achetaient un home cinéma avec grand écran, rétroprojecteur et tout le tintouin, soit Blanche ne se laissait plus approcher par Stuart, autrement dit :« Ceinture ! ». Elle en profita pour lui apprendre cette expression qu'il ne connaissait pas. Présenté de cette manière, Stuart choisit très vite son camp et se fit sans problème à l'idée d'aller dépenser une partie de leurs économies pour faire plaisir à sa Blanche et accessoirement au chien. Il poussa même son porte-monnaie jusque dans un magasin de meubles vintage dans lequel il acheta, pour chacun des membres du trio de cinéphiles, un fauteuil à sa mesure. Un velours râpé vert pour Marta, un cuir rouge craquelé pour Stuart et une liseuse à fleurs défraîchies pour Blanche. L'installation du home cinéma terminée, ils surprirent Marta battant de la conversations, il trouvait plutôt mignon l'image de Blanche, jeune femme réservée et timide, faisant preuve d'un énorme toupet, en train de frauder devant la caisse du cinéma Le Lumière, et Marta, dans le sac de sa nouvelle maîtresse, coincée entre le rouge à lèvres, le trousseau de dé, le paquet de mouchoirs et le portefeuille en cuir offert par sa belle-mère de Boston. L'épopée illégale de Blanche et Marta s'était terminée brutalement lorsqu'un employé du cinéma avait aperçu Marta sur les genoux de sa maîtresse, sous un imperméable alors qu'il faisait grand beau dehors. Il avait menacé d'appeler la police municipale. Depuis, Blanche n'avait jamais tenté de remettre les pattes de Marta au cinéma et à chaque fois qu'elle osait y aller avec Stuart, elle ouvrait grand son sac au caissier pour lui montrer que la chienne était bien restée à l'appartement. Depuis, Blanche avait retrouvé

du travail et Marta passait ses journées seules à la maison dans sa panier. Blanche était convaincue que les séances de cinéma manquaient à Marta et soutenait mordicus à Stuart qu'à chaque fois qu'il passait place Lumière le soir, Marta piquait du museau pour montrer sa tristesse et son envie de revoir des films sur grand écran. Tous les soirs, après la promenade, Blanche demandait invariablement si l'attitude de Marta avait changé à l'approche du cinéma.

La réponse de Stuart étant toujours la même et refusant de voir son animal dépérir pour cause de manque de grand écran, Blanche mit Stuart devant un ultimatum. Etant donné que leurs convictions personnelles les empêchait d'avoir une télévision à la maison, soit ils achetaient un home cinéma avec grand écran, rétroprojecteur et tout le tintouin, soit Blanche ne se laissait plus approcher par Stuart, autrement dit :« Ceinture ! ». Elle en profita pour lui apprendre cette expression qu'il ne connaissait pas. Présenté de cette manière, Stuart choisit très vite son camp et se fit sans problème à l'idée d'aller dépenser une partie de leurs économies pour faire plaisir à sa Blanche et accessoirement au chien. Il poussa même son porte-monnaie jusque dans un magasin de meubles vintage dans lequel il acheta, pour chacun des membres du trio de cinéphiles, un fauteuil à sa mesure. Un velours râpé vert pour Marta, un cuir rouge craquelé pour Stuart et une liseuse à fleurs défraîchies pour Blanche. L'installation du home cinéma terminée, ils surprirent Marta battant de la queue, le derrière posé sur son fauteuil, le regard tourné vers l'écran blanc. Blanche déclara d'un air mutin :« Oh, Stuart, regarde, elle réclame un film de filles ! ». Une nouvelle fois Stuart se plia à la volonté de sa belle et gava le soir même les deux femelles de la maison de trois films à l'eau de rose.

Stuart n'osa jamais avouer à Blanche que suite à l'installation du home cinéma, Marta n'émit plus jamais aucun couinement ou gémissement devant le cinéma place Lumière et aussi qu'il n'imaginait plus un seul instant regarder un film sans Marta à leurs côtés.